



M. Demil

Mulhouse blues

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés dans les règles
environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la
présente publication sans autorisation du Centre Français
d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des
Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. :
01 44 07 47 70/Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-8121-0003-1

Dépôt légal : Octobre 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*À la mémoire de mon frère, Mario, et à toute ma
famille.*

Mulhouse ! Comme je le dis toujours à mes potes, ce n'est pas Toulouse, mais... c'est là que je suis né et que je vis.

Ce soir-là, comme tous les soirs d'ailleurs, je me rends au tabac *Werner* où le proprio officie derrière son comptoir imitation teck de la forêt amazonienne. Je prends deux paquets de cigarettes. Les clopes ont encore augmenté de dix centimes, à ce train-là, il faudra soit arrêter de jouer avec la copine Nicotine, soit braquer le tabac de Monsieur Werner. En sortant, je m'aperçois qu'il fait nuit évidemment, nous sommes en novembre, et il ne va pas tarder à neiger.

Entre mes jambes, frigorifiées, passe un gros matou tigré qui cherche un abri tranquille et douillet pour la nuit. S'il n'était pas aussi pressé, je l'aurais peut-être emmené chez moi, dans un immeuble glauque, rue de la Comète où je crèche au troisième sans ascenseur avec la pipelette en prime qui n'arrête pas de râler : « Essayez vos pieds avant d'emprunter l'escalier ».

Arrivé devant chez moi, pris d'une nostalgie subite, je me surprends à admirer le parc jouxtant mon immeuble. Les dernières feuilles qui tombent font comme un tapis aux couleurs chatoyantes. C'est

beau ! Je songe aux mois d'hiver de mon enfance, bien à l'abri dans la maison de mes parents entouré de mes frères et sœurs autour d'un feu de cheminée et de... De quoi ?

Je n'ai pas le loisir d'épiloguer plus longtemps sur les douceurs de mes jeunes années, une voiture tous feux allumés descend la rue à grande vitesse. Elle freine brutalement devant la cabine téléphonique cent mètres en contrebas et deux hommes en manteaux noir en descendent.

« Clac ! », font les deux déflagrations ! Mes oreilles enregistrent le bruit sans que je ne puisse en définir l'origine.

Au premier étage de la maison située à ma droite, un volet s'ouvre avec fracas, une voix de vendeuse de poissons à la criée hurle :

– Soy crampas, z'est pas bientôt fini ce pordel !

Ce qui en alsacien peut se traduire par « sales gosses, c'est fini ce b... ». La voix ajoute :

– C'est pas encore nouvel an.

Ce qui n'a pas besoin de traduction, car la voix a de véritables talents littéraires !

Prudent, je m'avance au niveau de la cabine téléphonique, à la faveur de la lumière, je vois le combiné qui pend au bout de son fil.

Merde, effectivement, il y a un truc qui coince !

Un homme est couché sur le sol de la cabine, du sang coule de son visage et il a les yeux ouverts, mais autant que je puisse en juger, il ne bouge absolument plus. Tant bien que mal, j'arrive à pénétrer dans le local téléphonique.

– Monsieur, Monsieur, répondez-moi, Monsieur.

Le Monsieur ne dit rien, il ne bouge pas, pas plus qu'un tas de feuilles congelées au cœur du parc. Je dois me rendre à l'évidence.... il est soit dans le coma, soit au paradis des éléphants.

Je n'ose prononcer dans ma tête déboussolée le mot... MORT.

Je n'ai jamais vu de mort. Même ma grand-mère Nonone qui est décédée d'un coup de pied de l'âne Cogolin un soir de décembre dans ses Pouilles natales, on me l'avait cachée sous prétexte que son oreille avait changé de place. Alors comment voulez-vous que je comprenne quelque chose à la vue de cet homme privé de vie ?

Je suis lent à la détente, j'ai une petite trentaine d'années, mais j'ai passé mon certificat d'études avec mention très bien. Et surtout, je suis très fort en calcul mental. Deux et deux font quatre, jusqu'à preuve du contraire, je suis pragmatique.

Je sors les gants, tricotés par maman, de la poche de ma parka et je saisis le combiné (je lis beaucoup de romans policiers, le soir quand il n'y a rien à la télévision). Attention aux empreintes !

« Police secours... » me dis-je... « appeler police secours ou alors les pompiers. »

J'opte pour la police car le numéro est inscrit sur la paroi !

À ce propos...

Un soir où je mangeais tranquillement une boîte de sardines à l'huile d'olive (cela me rappelle mon pays), une voix hurla :

– Au secours... au secours...

C'était la pipelette, qui avait assommé son mari complètement ivre de vin chaud et qui avait voulu lui

faire subir les derniers outrages. Elle lui avait asséné un coup, pas piqué des hannetons, avec une bûche en bois de chêne bien sec et meurtrier. Il avait fallu appeler la police... qui conclut à une mort naturelle, mais bien sûr ! Je compose Mayo 3937 :

– Allô, police.

– Oui bonsoir, je suis dans une cabine téléphonique rue de la Comète, à mes pieds il y a un homme qui ne bouge plus ! Je crois qu’il est mort.

– Comment savez-vous qu’il est mort ?

Je n’ose lui parler de ma grand-mère Nonone.

– Il ne bouge plus... Point final.

– Lui avez-vous pris le pouls ?

– Prendre le pouls !

Mais je ne suis pas infirmier, encore moins médecin, pensais-je tout bas.

– C’est où le pouls ?

– Tâtez-lui le cou et dites-moi si vous sentez quelque chose.

Le toucher ! Ah ça non, je ne le toucherai pas.

– Il n’y a rien.

Le policier comprend qu’il n’a pas affaire au médecin légiste du comté de Mulhouse, mais juste au citoyen lambda.

– Ne bougez pas, nous arrivons immédiatement.

Cinq minutes plus tard, trois voitures arrivent à toute allure : gyrophares et sirènes ne font de doute sur leur origine, ce sont les flics, ils sont une dizaine, et parmi eux un homme en civil, blouson en cuir noir, Pataugas montants, mal rasé, il a tout l’air d’être de mauvais poil.

Il vient vers moi.

- Bonsoir ! Je suis l’inspecteur Mayer.
- Bonsoir inspecteur !
- C’est vous qui avez trouvé la victime ?
- Euh, oui.

– L’homme était-il vivant quand vous êtes arrivé ?

– Je n’en sais rien, j’y connais rien, mais il avait les yeux bizarres, du sang sur le visage et il ne respirait plus. Pensez bien que je l’aurais vu Monsieur l’agent...

Il m’interrompt.

– Inspecteur !

– Monsieur l’inspecteur. Avec le froid qu’il fait, l’haleine ne sortait ni de sa bouche ni de son nez.

Je fais le geste et lui montre. Je suis sûr que j’empeste la clope... L’inspecteur recule de trois pas. Heureusement que je n’ai pas encore bu le vin chaud, nous nous serions retrouvés avec deux morts...

– Pouvez-vous m’en dire un peu plus ?

– En fait je suis allé au tabac *Werner* m’acheter des cigarettes. En sortant, j’ai vu une voiture arriver à vive allure, stopper devant la cabine et deux hommes en descendre, puis j’ai entendu une grosse déflagration comme des pétards.

Puis je lui explique la suite.

– Avez-vous pu identifier la voiture ?

– Je crois que c’était une DS noire...

Moi, j’ai un Solex que je loue à la concierge, je gagne deux francs et six sous, mais j’ai eu mon certificat d’études et j’ai été sélectionné, tellement mes notes étaient bonnes, pour voir le pape au Parc des Princes. C’était Paul VI. Il était beau avec sa calotte sur la tête, mais ceci est une autre histoire.